

COLLECTION « CRITIQUE »



MICHEL SERRES

*HERMÈS V*

LE PASSAGE  
DU NORD-OUEST



*LES ÉDITIONS DE MINUIT*



LE PASSAGE  
DU NORD-OUEST

## OUVRAGES DE MICHEL SERRES



- Hermès I. La communication, 1969.  
Hermès II. L'interférence, 1972.  
Hermès III. La traduction, 1974.  
Hermès IV. La distribution, 1977.  
Hermès V. Le passage du Nord-Ouest, 1980.  
Jouvences. Sur Jules Verne, 1974.  
La Naissance de la physique dans le texte de Lucrèce, 1977.

### *Chez d'autres éditeurs*

- Le Système de Leibniz et ses Modèles mathématiques. Étoiles, schémas, points, PUF, 1968.  
Feux et signaux de brume. Zola, Grasset, 1976.  
Esthétiques sur Carpaccio, Hermann, 1978.  
Le Parasite, Grasset, 1980 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1997.  
Genèse, Grasset, 1982.  
Rome. Le livre des fondations, Grasset, 1983 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 1999.  
Détachement, Flammarion, 1983 ; éd. revue, 1986.  
Les Cinq sens, Grasset, 1985 ; Hachette Littératures, « Pluriel », 2003.  
Statues. Le second livre des fondations, F. Bourin-Julliard, 1987 ; Flammarion, « Champs », 1989.  
Éléments d'histoire des sciences, dir. Michel Serres, Bordas, 1989 ; nouvelle éd., 1997.  
Discours de réception à l'Académie française, F. Bourin-Julliard, 1991.  
Le Tiers-Instruit, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Gallimard, « Folio essais », 1992.  
Le Contrat naturel, F. Bourin-Julliard, 1990 ; Flammarion, « Champs », 1992.  
La Légende des anges, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1999.  
Les Origines de la géométrie. Tiers livre des fondations, Flammarion, 1993 ; « Champs », 1995.  
Éclaircissements. Cinq entretiens avec Bruno Latour, F. Bourin-Julliard, 1991 ; Flammarion, « Champs », 1994.  
Les Messages à distance, Fides, 1995.  
Atlas, Julliard, 1994 ; Flammarion, « Champs », 1996.  
Éloge de la philosophie en langue française, Fayard, 1995 ; Flammarion, « Champs », 1997.

suite page 199

COLLECTION « CRITIQUE »

MICHEL SERRES

*HERMÈS V*

LE PASSAGE  
DU NORD-OUEST

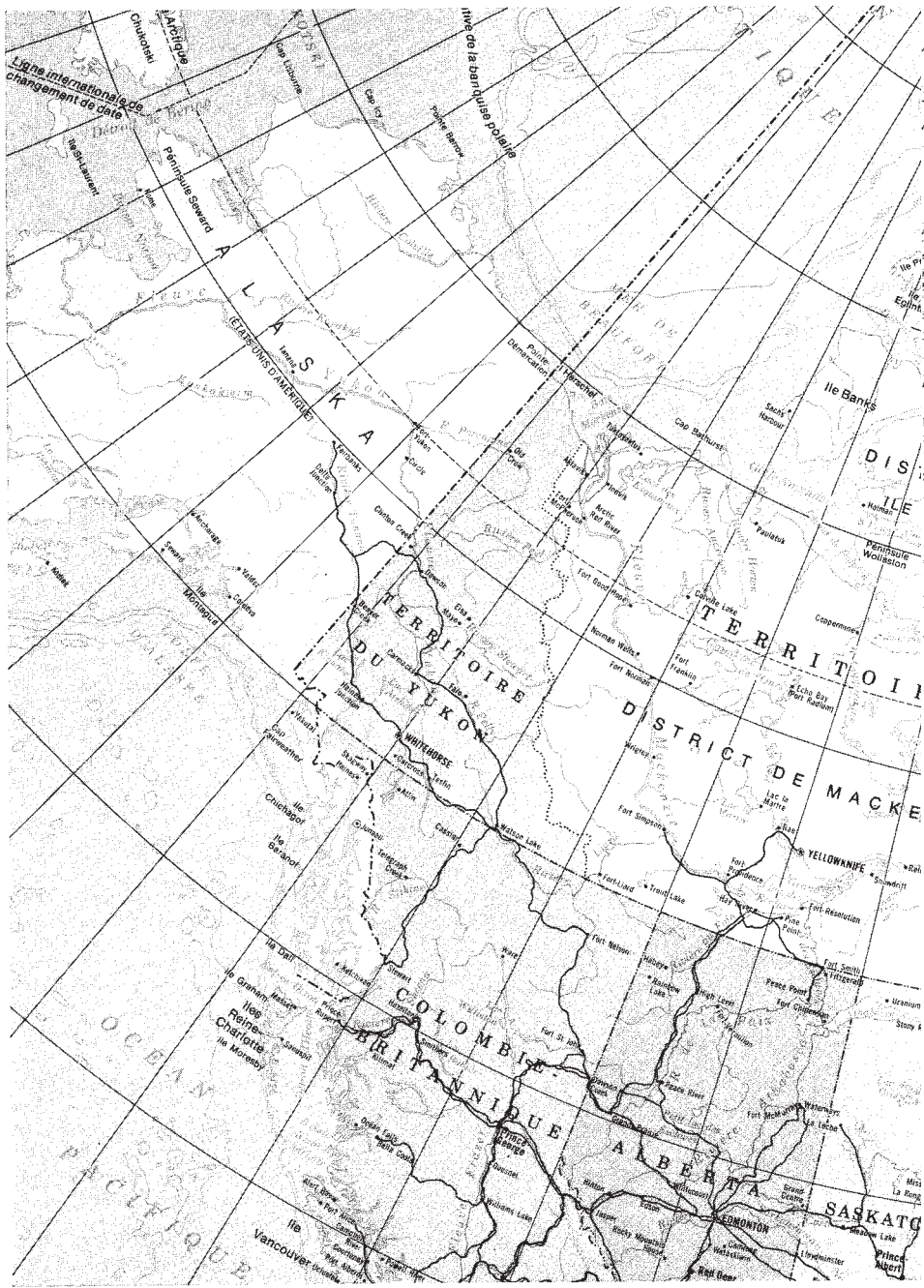


LES ÉDITIONS DE MINUIT



*Aux amis du Québec*

LE PASSAGE DU NORD-OUEST









# RANDONNÉE



## Le nouveau Zénon

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer vers Élée. C'était le temps où la terre était vierge de routes, et la côte privée de ports. Il s'engagea dans cet espace neuf. Parvenu au milieu de son voyage, il se souvint de ses calculs, une angoisse le prit. N'y pensons plus, dit-il, c'est peut-être un rêve. Il était fatal qu'il parvînt, peu après, au beau milieu de ce qui lui restait de route, et son malaise s'aggrava. Et s'alourdit encore au milieu du troisième segment ; il sentit l'infini de ces milieux, devant, coller soudain à ses sandales... Zénon arrive, il n'arrive pas, Zénon arrivera-t-il ?*

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer vers Élée. Quelques tortues rampaient dans la poussière de la terre, et les flèches volaient dans le jour. Avant de parvenir au milieu de son effort, il mesura le tiers de l'espace, il variait un peu son raisonnement, pour tuer le temps. Il était fatal qu'il parvînt, peu après, au tiers de ce qui lui restait de route. Et il vit, alignés devant, la chaîne infinie de ces tiers qui l'attendait, interminable... Zénon passe, il ne passe pas, Zénon passera-t-il ?*

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer vers Élée. À peine avait-il posé le pied, qu'il avait léger, devant l'autre, qu'il se mit à rêver sur les myriades, et plus, de façons de couper en morceaux le voyage, et de recommencer. Avant de passer la borne moitié, se dit-il, apparaît la borne tierce, avant le tiers, le quart ; avant le quart... le dix-millième, ainsi autant que je voudrai. Zénon part, il ne part pas, Zénon quittera-t-il Athènes ?*

*En coupant son trajet par fractions, il avait découvert que l'espace ressemble à l'espace, que la similitude y règne, et, comme on dit, la représentation. Cet espace quelconque franchi se représentera. Encore, encore, encore, futile et sotte itération, de nulle information.*

*Il voulut changer. Pourquoi marchait-il toujours dans une direction et un sens seulement ?*

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer n'importe où, sur la côte. Je trouverai partout un pêcheur, disait-il. Parvenu au milieu de son voyage, certains disent au tiers, d'autres disent au quart, mais les plus avertis prétendent au nième, il infléchit un peu sa direction, à droite, disons d'un quart, comme comptent les matelots. Il était fatal qu'il parvînt au deuxième milieu, au deuxième tiers, au deuxième quart, je ne sais ; alors il infléchit un peu sa direction, à droite, disons d'un bon quart, comme l'estiment les marins. Il vit alors, involué dans une région de l'espace, à sa droite, une sorte de cône, comme un cratère, un puits, dont il ne voyait pas le fond. Zénon s'enlise, non il ne s'enlise pas, Zénon s'enlisera-t-il ?*

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer vers Élée. Il faut décider, se dit-il. D'abord, bien arrêter le découpage, et savoir où je mets le pied, mon choix se fait dans l'innombrable, de la moitié, du quart, du dix-millième ; ensuite bien trancher de mon angle d'inclinaison, gauche ou droite, et de quelle ouverture. Avant même de partir, avant même de choisir, l'espace devant lui se remplissait, d'un coup, de trappes virtuelles ou de trous possibles, de sapes ou de puits, d'ombilics, de singularités, superbe, luxuriant. Non ce n'était plus un chemin de méthode, c'était un exode plutôt, il avait le sentiment un peu extatique de tirer son avenir du cornet de l'illusionniste. Selon son arbitraire choix, il pouvait dire en gros dans quelle région il serait en danger de passer le reste de sa vie. Zénon choisit, non il ne choisit pas, Zénon choisira-t-il ?*

*Zénon partit d'Athènes pour aller embarquer vers Élée. Cela se passait voici très longtemps, cela s'est passé voici un moment. Sage grec parti du bon pied, au pas régulier. Voici donc qu'au tiers (disons-le) du parcours, une montagne, jetée là par les dieux, fit obstacle à son avancée. Il dut faire un détour pour*

retrouver son vrai chemin, aux deux tiers du parcours. Ce détour faisait comme un angle autour de la montagne. Il s'engagea tout aussitôt dans la première des deux voies brisées. Or, au tiers du nouveau parcours, une colline, jetée là par un dieu, fit obstacle. Il dut faire détour pour trouver son chemin, aux deux tiers du nouveau parcours. Cela faisait un angle autour de la colline. Il s'engagea dans la première de ces voies brisées. Au tiers de cette voie, un monticule, jeté là par quelque héros, s'opposa. D'où un détour vers les deux tiers, encore. Encore par un angle autour du monticule. Il s'engagea par cette voie brisée. Au tiers, une motte de terre, jetée là par un paysan, est devant. Détour par un angle autour de la motte. Il s'engage. Au tiers, une poussière, jetée là par le vent, au-devant. Petit angle, toujours, entourant la poussière. Il avance. Au tiers, un atome, jeté là au hasard, à ses pieds. Angle, tour d'atome. Il marche. Qui va jeter devant Zénon quelle petite particule encore, pour le détourner de son cours, de son retour à son pays natal ? Zénon ne passe plus. Non, Zénon passe. Passe-t-il ? Mais que devient Zénon lui-même, devant la taille de von Koch ?

Zénon enfin, le vrai Zénon ou le nouveau, Zénon d'Élée, d'Athènes, de Paris, ou d'où vous le voulez, Zénon partit d'ici pour aller s'embarquer là-bas, vers des parages difficiles. Par précaution, il avait pris un petit cornet dans sa poche, où dansaient les dés. Cela m'évitera de décider, dit-il ; et, d'autre part, crainte des dieux, des demi-dieux, des pièges, des naïades de bonne encontre et des monstres de la mauvaise, des paysans, des circonstances et du vent, il préférerait mener sa manœuvre lui-même. Cela revient au même, dit-il, mais qu'importe. Dès lors, il tire au sort le point de partage où il stoppe, devant la chaîne interminable des répétitions, point où il change de sens aussi, tire au sort aussi la longueur de ses pas et, peut-être, sa taille, tire au sort la grandeur de l'angle au moment du virage, il tire au sort tous les éléments, variables, de son chemin, il tire au sort les éléments sur lesquels il avait varié, dans les derniers parcours.

La montagne, tout à coup, fut voisine de l'atome, et la rose des vents de l'angle menu, le ciron se traînait de quelques

*angströms sur des chausses de géant, le cap dur se constellait des embruns brisés de la vague. Les ordres n'étaient plus en ordre, les ordres de grandeur n'étaient plus ordonnés, ni les genres de formes : le petit roc de Polyphème, l'îlot de Pantellaria, la grande île de Sicile et le continent italien, sont tirés au sort par Neptune, ils ne sont pas alignés comme les Pyramides, à l'ombre de Thalès. Ce désordre introduit dans la similitude produisait simplement l'état de l'habitude et de l'accoutumée. L'espace de raison ne disait plus non à l'espace de la vie et des choses elles-mêmes. Zénon ne renonce point à la raison dans la profusion folle du concret, mais il apprend que la raison est un cas singulier dans un tirage au sort, une singularité parmi d'autres. Les parcours antérieurs sont pauvres et particuliers par rapport à ce dernier, le fidèle et le fortuné.*

*Il sourit, alors, doucement : peut-être suis-je loin de ma destination, il n'importe, dit-il. Mais je crois bien que je ne suis plus trop éloigné du réel ; ne le répétez pas.*

*Le Zénon nouveau, de Paris ou de Londres, appelait randonnée sa méthode, pour ce qu'un vieux mot de chasse : rondon, avait donné naissance à deux parents proches, et pourtant divergents : le français randonnée, promenade, et l'anglais, rondon, le hasard, la chance, et pour ce qu'il voulait réunir les deux sens, à travers la Manche, ou le Saint-Laurent.*



# Le passage du Nord-Ouest

Je cherche le passage entre la science exacte et les sciences humaines. Ou, à la langue près, ou, au contrôle près, entre nous et le monde.

Le chemin n'est pas aussi simple que le laisse prévoir la classification du savoir. Je le crois aussi malaisé que le fameux passage du Nord-Ouest.

Le passage du Nord-Ouest fait communiquer l'océan Atlantique et le Pacifique, par les parages froids du Grand Nord canadien. Il s'ouvre, se ferme, se tord, à travers l'immense archipel arctique fractal, le long d'un dédale follement compliqué de golfes et chenaux, de bassins et détroits, entre le territoire de Baffin et la terre de Banks. Distribution aléatoire et contraintes régulières fortes, le désordre et les lois. Vous l'embouquez au détroit de Davis, il finit en mer de Beaufort. De là, courez le nord de l'Alaska vers les Aléoutiennes. Délivrance, vous donnez sur le nom de la paix.

Le labyrinthe global du parcours se reproduit, chaque matin, sous la proue du navire, au parage local. Vous négociez la casse de banquise, l'icefield mouvant, les icebergs flottants, les bourguignons, les cygnes. Petits golfes, chenaux étroits, bassins peu profonds, détroits resserrés. La carte s'étrangle, la théorie des plaques s'amenuise. Les hauts gèlent et font cabaner sous le poids, les virages sont difficiles, les évitées sont délicates. Le dessin que forme la glace fait avancer, culer, virer, immobilise.

Des optiques de fantôme trompent, dans un milieu blanc, cristallin, diaphane, brumeux. La terre, l'air et l'eau se confondent, solides et liquides, flocons flous et brouillards se mélangent, ou, au contraire, chacun d'eux se découpe,

fractal, et la lumière éclate, irrisée, réfringente, par tout le spectre défini, multiplie les objets, frange les bords, joue avec les distances. Dédale d'erreurs et de précisions à l'observation attentive, golfes, chenaux, bassins, détroits des rayons et des ombres.

Et, tout à coup, vous êtes pris. Vous déhalez, vous culez lentement, vous battez en arrière longtemps. À reprendre. Vous êtes saisi dix minutes, dix heures, quatre jours ou neuf mois. À partir de fin août, vous passez l'hiver. Sous pression formidable de resserrement, la glace élèverait le navire à deux cents pieds de haut, comme une statue sotte sur colonne, si vous ne creusiez pas, si vous ne chauffiez pas, tous les jours, soir et matin, nuit et midi, un havre libre, une petite darse d'eau. Le temps passe, patience, à marcher, stopper, être engagé, saisi, à l'hivernage. Il s'ensemence de plaques immobiles et de fleuves instables, il est parfois golfe, bassin, et, par chance, détroit et chenal. Le temps se met à mimer l'espace, comme la glace mimait la carte.

Cartes d'espaces empilées à perte d'échelles, où la complication est conservée en variant au hasard, gels et dégels des choses et du sang, prises et débâcles du temps, ce passage rêvé a demandé longtemps. Il fut tenté dès la Renaissance, un peu après que le Nouveau Monde fut vu. Il fut essayé dès la grande reprise des sciences, un peu après que le nouveau savoir fut dessiné en navire sous voiles débouquant d'un détroit plus connu. Le chancelier Bacon cherchait la nouvelle Atlantide. Ils n'ont jamais cessé d'explorer ces parages, de se risquer dans ce passage. Oui, de s'y hasarder.

Mac Lure, Irlandais, ennobli en sir Robert Le Mesurier, dix-huit cent cinquante, passe, dans l'autre sens, de l'ouest à l'est, mais il triche, il traverse des plaines de terre et de neige en traîneau. Combien ont triché, au dix-neuvième siècle et plus tard, qui nous ont fait croire au savoir unitaire, et qu'ils avaient découvert le passage, large, entre les sciences de ce monde et les sciences qui disent les hommes. Sur un sloop très léger, de quarante-sept tonneaux, une misère, en trente-cinq mois et trois hivernages, Roald Amundsen,

Norvégien, passe enfin sans tricher, dans le sens demandé, au début de ce siècle-ci.

On en rêvait depuis quatre cents ans. J'en rêve toujours, du côté du savoir.

Je navigue, depuis trente ans, dans ces eaux. Elles sont à peu près désertes, oubliées, comme interdites.

Deux cultures se juxtaposent, deux groupes, deux collectivités parlent deux familles de langues. Ceux qui furent formés aux sciences dès leur enfance ont coutume d'exclure de leur pensée, de leur vie, de leurs actions communes, ce qui peut ressembler à l'histoire et aux arts, aux œuvres de langues, aux œuvres de temps. Instruits incultes, ils sont formés à oublier les hommes, leurs rapports, leurs douleurs, la mortalité. Ceux qui furent formés aux lettres dès leur enfance sont jetés dans ce qu'on est convenu de nommer les sciences humaines, où ils perdent à jamais le monde : œuvres sans arbre ni mer, sans nuage ni terre, sauf dans les rêves ou les dictionnaires. Cultivés ignorants, ils se consacrent aux chammilles sans objet, ils n'ont jamais connu que des enjeux, des fétiches ou des marchandises. Je crains que ces deux groupes ne se livrent combat que pour des possessions depuis longtemps raflées par un troisième, parasite, ignorant et inculte à la fois, qui les ordonne et qui les administre, qui jouit de leur division et qui la nourrit<sup>1</sup>.

J'ai eu beaucoup de chance de rester seul trente ans et de travailler à ce passage dans l'indifférence et dans le silence. Je me tiens dans l'intersection vide entre les deux groupes ainsi répartis, dans cet espace dont je tente de raconter la cartographie. Espace blanc privé d'enjeux et sans bataille. De fait, se tournent le dos les lecteurs de Zola et ceux qui font la théorie de la chaleur ; Lucrèce est objet de philologie, et les hydrodynamiciens sont à mille lieues de la langue latine ; pourquoi passer par l'histoire des religions pour examiner un corpus de physique ou de géométrie ; peut-on imaginer que la littérature soit réserve de science et non son exclusion ? Ainsi autant d'exemples qu'on voudra, d'une connexion diffi-

---

1. *Le Tiers-instruit*, à paraître.

cile et jusqu'à maintenant délaissée. Une traversée du désert entretient l'espoir de la terre promise, l'espérance du miel, l'espérance du lait, elle l'entretient sans récompense, et l'absence d'enjeu y fait entrevoir le recouvrement du vrai avec la paix. Je ne suis pas certain d'être au débouché du passage, mais je vois se lever quelques tiers-instruits, quelques jeunes gens à double culture, qui aident à penser, à construire ou à reconnaître un nouvel archipel.

L'important est ici de dire que le passage est rare et resserré. Il n'est pas assuré dans sa grande largeur comme par une mer plate et sans écueil, comme par un détroit courant. Des sciences humaines aux sciences exactes, ou inversement, le chemin ne traverse pas un espace homogène et vide. La métaphore de cet archipel extraordinairement compliqué du Grand Nord canadien, encombré le plus souvent de glaces, est exacte. Le plus souvent, le passage est fermé, soit par terres, soit par glaces, soit aussi parce qu'on se perd. Et si le passage est ouvert, c'est le long d'un chemin difficile à prévoir. Et singulier, le plus souvent. Le Parasite était bien un individu, naturel, culturel, spécifique. Il réussissait le passage, mais on ne peut tirer de cette expérience une loi globale.

Dans les anciennes, j'allais dire classiques, classifications des sciences, l'état de ce passage n'est pas ainsi décrit. On dirait qu'il ne fait pas problème. Et, de fait, au premier abord, il ne devrait pas. Nous vivons et pensons de collectivité tout autant que de monde, l'équilibre des planètes est la condition de notre survie tout autant que l'est notre entourage humain, nous avons besoin de langage tout autant que d'oxygène. Donc les sciences humaines suivent, dans la liste ou dans le temps, les sciences exactes, suivent ou précèdent, cela n'a aucune importance, suivent, précèdent, ou sont juxtaposées, bref, où qu'elles soient par rapport aux autres, elles sont dans le même espace et ont des rapports simples. Cela est un peu vrai, cela ne l'est pas tout à fait.

Dire qu'à chacun des niveaux le jeu change de règles suffirait bien si le niveau n'était une règle. Oui, si le jeu change de règle, le niveau lui-même change et se perd.

On a peu dit le rapport constant et profond des créateurs de l'encyclopédie moderne avec le calcul infinitésimal. L'importance de ce rapport est mésestimée. Leibniz crée le calcul en même temps que le concept moderne de la réunion du savoir : invente le premier, projette le second. D'Alembert passe à la réalisation, il applique le calcul à la mécanique, il préface la Grande Encyclopédie. Auguste Comte organise logiquement ce qui n'était qu'un dictionnaire, après un préalable tri, et il canonise ce qui n'était qu'une spécialité. Les trois instituteurs de ce qu'on ne nomme plus une somme sont des familiers du calcul intégral. On a peu remarqué son rôle dans les philosophies de la totalité.

Le calcul infinitésimal ne fut pas seulement un outil, une méthode parmi d'autres, il fut modèle de pensée, il fut la sécurité des classiques. Il faut bien le dire, il était le seul moyen réellement fécond, la seule méthode vraiment fructueuse. Ultra-fine, indéfiniment large. Pendant plus de trois siècles, il a dominé seul la mesure, il a servi seul à chercher, à trouver les lois. Les autres méthodes dites n'étaient que discours d'apparat. Leibniz a compris – je veux dire qu'il a pensé comme s'il avait compris – qu'il mettait le pied sur une terre neuve, que tout le dix-huitième a exploitée, Auguste Comte en a fait la mathématique elle-même. À bien des égards, le classicisme est le calcul. Or le succès, or une suite de triomphes, ne jettent pas le doute sur le moyen d'y parvenir. Tous les penseurs qui sont passés d'une cellule du savoir à un établissement synoptique, tous les penseurs de la synthèse, accomplissent le geste de l'intégration, adossés à cette méthode bonne, appuyés sur sa sécurité. Certes, le classicisme est le calcul : la classification, c'est encore le calcul. Ce ne serait sans lui qu'un empilage ou une combinatoire un peu machinale.

Le calcul est fondé sur l'idée toute simple qu'il existe un chemin du local au global. Ce chemin se prolonge, de voisinage en voisinage, il est, le plus souvent, ouvert. C'est là l'idée non dite des classiques, jusqu'aux romantiques y compris, c'est là l'idée qui a fini par être explicitée, puis par faire question. Nous avons fini par penser que ce prolongement n'est pas, le plus souvent, possible.

Ce qui nous sépare des prédécesseurs est, en partie, résumé là, et simple. Il existe un chemin, ou il n'existe pas. Et s'il n'existe pas, ce n'est pas chose temporaire, due à nos négligences ou à nos incapacités ; nous savons démontrer son inexistence. Un jour, peut-être, nous aurons à penser que Newton a eu de la chance, qu'il a pu établir une règle universelle, qu'il a pu passer de la chute des corps à la circulation des planètes, c'est-à-dire du local au global, parce qu'il est tombé deux fois sur un cas d'harmonie, calcul et phénomène. Cette chance ne se présente pas tous les matins. Ce que nous avons usage de nommer la raison, la rationalité, n'est, peut-être, qu'un cas rare. Le rationnel serait un îlot plongé dans le réel. Je l'ai déjà dit et j'y reviendrai.

Pour le moment, ce qui m'importe n'est pas l'exercice de science, mais l'exercice de pensée qui consiste à parler d'elle. Ces exemples constants : Leibniz, d'Alembert, Auguste Comte, Hegel... m'engagent à penser que les philosophes ont eu tendance à voir la science comme la science voyait le monde, qu'ils ont parlé d'elle comme elle parlait de lui. La grande réussite des sciences a été, au cours de trois siècles, ce frayage aisé du local au global. Le chemin du prolongement analytique fut le vrai chemin de méthode. Il ne faut pas se le cacher, la méthode cartésienne parlait haut mais ne servait de rien, le chemin du calcul ne disait pas son nom, mais conduisait à la trouvaille. Il allait du plus fin, de la plus délicate analyse de voisinage, à l'occupation maîtrisée de la totalité. Lorsqu'on avait à résoudre un problème, à l'intérieur de la pensée savante, on agissait ainsi, on suivait ce chemin. Du coup, lorsqu'on avait à penser la science comme telle, on reprenait le même geste, on suivait le même chemin.

Je ne sache pas que les classiques se soient posé bien des questions au sujet de l'espace des classifications. Il y a du local, il y a du global, l'un est inclus dans l'autre et il se distribue en lui. Un chemin existe assurément qui va d'un savoir à un autre, et d'un savoir à tous les savoirs, ou au tout du savoir. On traite bien la science comme la science apprend à traiter le monde.

Seuls, ô surprise, les fondateurs du calcul même ont posé de telles questions et exprimé des doutes au sujet de ce qui paraissait aller de soi. Leibniz, parfois, fait remarquer un labyrinthe ou une singularité qui ferait obstruction à l'avancée

tranquille du chemin, par perte ou par obstacle. Sa philosophie analytique s'y transforme en statue de sel. Plus profondément, ce me semble, Pascal pense un espace où le prolongement analytique est, le plus souvent, impossible. Il ne le remplace pas, comme on a cru, par un processus dialectique, mais par un ensemble d'îlots épars : ses papiers et pensées. L'état physique des écrits de Pascal, mais, j'y pense, l'état des écrits de Leibniz, aussi, ne tiennent pas aux circonstances ni à un désordre momentané à l'instant de la mort, non, ce sont des états fidèles à la théorie, qui la font voir ou qui l'expriment tout autant que les discours. L'espace est ici continu, il est déchiré là, comme la feuille de papier, il n'est pas toujours sûr qu'il existe un chemin qui traversât les Pyrénées ou la rivière, pour connecter la vérité de soi-même à soi-même, ou qui passât la moquerie que l'éloquence vraie montre à l'égard de l'éloquence. Surprise, l'archipel Pascal tient aux pensées profondes sous le calcul infinitésimal, et ce qu'il y a de sporadique chez Leibniz tient aux pensées fractales au-delà du calcul intégral. Le chemin droit qui coupe bravement la forêt cartésienne paraît là un peu bien naïf, ainsi que les chemins bifides qui ont, plus tard, occupé les rhéteurs plus que les inventeurs.

Je parle à plusieurs voix : de la méthode pour bien conduire sa pensée, de la technique rigoureuse, bien qu'encore un peu floue, du calcul, du traitement par lui des choses du monde, mécanique ou physique, de l'échelle des êtres, qui résulte de ce traitement, des états de choses, de la *scala entium* et de la *scala intellectus*, de l'échelle de l'entendement ou de l'espace du savoir. Il est vrai que les décisions sont prises d'un coup. L'espace est hiérarchique, il est homogène ou massif, il est en haillons, de quelque espace que l'on parle. Et le chemin passe ou se perd, dans la méthode, le calcul, le monde, le savoir, les classifications. Ce n'est pas moi qui parle à plusieurs voix, seulement, tous mes prédécesseurs ont suivi cette voie unitaire.

Le malheur est venu, en cette voie philosophique, de la simplification sottise d'une question où l'exubérance baroque se fit jour. On simplifie, en général, au moyen d'un choix forcé : continu ou discontinu, analyse ou synthèse, le tiers

étant exclu. Dieu ou diable, oui ou non, avec moi ou contre moi, de deux choses une seule. Or la complexité fait signe du côté du réel, alors que le dualisme appelle à la bataille, où meurt la pensée neuve, où disparaît l'objet. Le dualisme sert à définir proprement des créneaux où s'installent, en équilibre pour longtemps, des combattants qui manquent de courage. On se bat pour ne pas travailler, on travaille de ne pas se battre. La recherche disparaît au profit du partage en écoles, en sectes, en groupes de pression, l'espace du problème disparaît sous le quadrillage grouillant des occupants. La classification, du latin *classis*, corps d'armée, est le résultat, aussi, du rapport de forces, elle a beaucoup de rapport au combat et très peu à l'enjeu, ou beaucoup à l'enjeu et très peu à l'objet. La simplification vient de la lutte. Il faudrait injecter de la paix pour y voir un peu plus clair, quitter l'espace du combat, où s'élève la poussière, pour avoir de la vue. Ce pour quoi l'inventeur paraît toujours venir du dehors, c'est qu'au-dedans le tohu-bohu de la lutte couvre, de son bruit de fond continu, les messages pertinents, c'est que le dedans même est structuré par ce bruit-là. On y croit que le bruit de bataille est le message au sujet de l'objet. C'est l'erreur quotidienne et commune. C'est le frein le plus implacable de l'histoire et du progrès. Le vrai conservateur est celui qui se bat, puisqu'on se bat toujours de la même manière. L'inventeur n'est pas inventeur parce qu'il est du dehors : cette idée est encore de haine, elle est de ceux qui croient qu'il y a un dedans, qu'il y a donc un dehors ; non, il est inventeur parce que tout l'espace est toujours déjà pris, créneau par créneau, comme on dit, millimètre par millimètre. Il n'a pas eu d'endroit où poser sa tête et dormir, comme dorment les paresseux. Il faut donc qu'il invente, s'il veut survivre, et qu'il invente aussi un espace tout neuf, sans rapport aucun avec le vieil espace imbécilement partagé. Il faut qu'il crée, pour vivre, car il vit au voisinage de la mort. Non, il n'est pas le héros du négatif, dragon à lance et à cuirasse, bec et ongles. Il est le héraut d'un espace ailleurs. Le positif et le négatif sont les mêmes, jumeaux. L'inventeur est ailleurs, il fait de l'ailleurs. Au voisinage du bruit, du chaos, du désordre mortel, où le nouveau se lève. Le bruit de la bataille tient l'espace, de l'Orient à l'Occident, sans solution, rien de nouveau sous le soleil de la chamaille, extérieur comme intérieur.



Venise et Mexico furent fondés par des fuyards expulsés des espaces vivables vers des marais, des hauteurs, des bas-fonds mortels.

Le malheur est venu de la simplification par les armes. C'est de cet artefact social qu'il faut se méfier, si l'on veut penser. Les autres préjugés sont de peu de poids auprès de ce monstrueux animal de sottise. Oui, la lutte est notre première habitude, elle écrase notre éveil intellectuel. Oui, la pensée n'a pas d'autre blocage que la haine. Le malheur de la pensée vient toujours d'elle, à comparaison d'elle, il n'y a que des petits malheurs. Je reviendrai encore, plus tard, à ce gros animal social.

Pascal, très solitaire, Leibniz un peu errant et enfin condamné, savaient le continu et le discontinu, les mondes séparés, l'univers fractal, et le monde fluent, à la fois, passages et ruptures. Le chemin existe, il n'existe pas. C'est ainsi. C'est ainsi en mer, de Davis à Beaufort, c'est ainsi dans les phénomènes, nuages et rochers, c'est ainsi pour le savoir, quelle que soit la carte. Non, le réel n'est pas découpé en créneaux, il est sporadique, espaces et temps, à détroits et cols.

La classification des sciences les ordonne dans un espace et l'histoire des sciences les arrange dans un temps, comme si nous savions, avant les sciences même, ce qu'il en est de l'espace et du temps. Le partage du travail échappe au travail. Ceux qui font l'histoire et ceux qui font la division ne sont pas ceux qui sont dans la division ni dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'œuvre. Il n'est pas seulement question de révolte, mais de sottise. On place du fin dans du mal taillé, du fin pensé dans du pensé grossier. Au moins avons-nous à douter de cet espace de classes, de ce temps de spectacle. Je supposerai donc des haillons fluctuants, je cherche le passage entre ces découpages compliqués. Je crois, je vois, que l'état des choses est plutôt un ensemencement d'îlots en archipels sur le désordre bruyant mal connu de la mer, sommets à bords déchiquetés battus par le ressac et en transformation perpétuelle, usure, cassures, et empiètements, émergence de rationalités sporadiques dont les liens entre soi ne sont ni faciles

ni évidents. Des passages existent, j'en sais, j'en ai rangé, en de certaines œuvres, par de certains opérateurs. Le dernier fut le parasite, où des sciences exactes aux humaines, culturel et naturel ensemble et d'une voix, la voie fut ouverte et cartographiée. Mais je ne puis généraliser, les obstructions sont manifestes et les contre-exemples nombreux. Archipels pour l'espace et le temps, et non pas ce filet naïf de classification, où entre deux savoirs, il n'y a plus qu'une interface ou une cloison mince. Croyez-moi, si c'était si facile, oui, cela se saurait. Nous serions dans le monde si à l'aise et si adaptés que nous en perdriions la connaissance.

Il ne vaut pas la peine d'entrer, jeune, en philosophie, si on n'a pas l'espoir, le projet ou le rêve, de tenter un jour la synthèse. Le moins qu'on puisse essayer en ces lieux est le tour d'un monde ou les douze travaux d'Héraklès. Au moins cela, quand on paie aussi cher en veille, étude et solitude. Sans doute n'y a-t-il plus, ici et aujourd'hui, que cette aventure à courir, dans l'espace tenu par les puissances uniformes, pour leur échapper, que ce risque à prendre, pour voir du vent.

On peut ne pas aimer le mot synthèse, ni la chose ; on peut douter de l'unité, c'est fait. On peut néanmoins essayer de voir grand, de jouir d'une intellection multiple, et connexe parfois.

fonde, en une nouvelle raison, les faits d'irrationalité. Le livre X des *Éléments* pourra être écrit. La crise cesse, les mathématiques retrouvent un ordre, Théétète meurt, fin de cette histoire, technique dans la langue du système, historique dans la langue usuelle, celle qui relate le combat de Corinthe. Platon refond sa philosophie, le père Parménide est sacrifié au cours du Parricide, sur l'autel du principe de contradiction, car il faut bien que le Même soit Autre, d'une certaine façon. Alors, la Royauté se trouve fondée. Le Tisserand royal combine en un réseau ordonné les proportions rationnelles et les irrationnelles, passé la crise du retour, passé la technologie de la dichotomie, fondée sur le carré, sur l'itération de la diagonale. La société, enfin, est en ordre. Ce dialogue, fatalement, ne s'intitule pas le *Géomètre*, mais le *Politique*.

La pierre de Rosette est construite. Soit à la lire sur toutes ses faces. Dans la langue de la légende, dans celle de l'histoire, celle de la mathématique, celle de la philosophie. Le message qu'elle délivre passe de langue à langue. Il y va de la crise. Cette crise est sacrificielle. Une série de morts accompagne ses traductions dans les langues considérées. Suite à ces sacrifices, l'ordre réapparaît : en mathématiques, en philosophie, en histoire, dans la société politique. Le schéma de Girard permet non seulement de montrer l'isomorphie de ces langages, mais aussi, mais surtout, leur raccordement, leur recollement. Car il ne suffit pas de raconter, il faut faire apparaître les opérateurs de ce mouvement. Or ces opérateurs, tous construits sur le couple Même-Autre, se découvrent, dans leur rigueur, déployés dans la toute première démonstration de géométrie. De même que le carré muni de sa diagonale apparaissait, dans la première solution, comme l'objet thématique de la relation intersubjective complète, formation de l'idéalité comme telle, de même la démonstration rigoureuse apparaît comme telle, manipulant tous les opérateurs de la mimesis, savoir la dynamique interne du schéma proposé par René Girard. L'origine de la géométrie est plongée dans l'histoire sacrificielle et les deux parallèles sont désormais en connexion. La légende, le mythe, l'histoire, la philo-

sophie, et la science pure ont des bords communs sur quoi un schéma unitaire construit des ponts.

Métoponte le géomètre, c'était le Pontifex, le Royal Tisserand. Sa mort violente dans l'orage, la mort de Théétète dans la violence du combat, la mort du père Parménide, sont des meurtres. L'irrationnel est mimétique. La pierre que nous avons lue, c'était la pierre de l'autel de Délos. Et la géométrie commence dans la violence et le sacré<sup>4</sup>.

---

4. Voir une autre origine de la géométrie, dans *Le Parasite*, éd. Grasset, 1980, p. 235-243 et une autre encore, ici même, p. 160-163. Et une autre encore, encore ici, p. 98.



# Table des matières

<u>RANDONNÉE</u> .....	<u>9</u>
<u>LE NOUVEAU ZÉNON</u> .....	<u>11</u>
<u>LE PASSAGE DU NORD-OUEST</u> .....	<u>15</u>
<u>PREMIERS PASSAGES</u> .....	<u>25</u>
<u>EXACTE ET HUMAINE</u> .....	<u>30</u>
<u>SOLIDES, FLUIDES, FLAMMES</u> .....	<u>40</u>
<u>ESPACES ET TEMPS</u> .....	<u>67</u>
<u>HISTOIRE : L'UNIVERS ET LE LIEU</u> .....	<u>84</u>
<u>RANDONNÉE</u> .....	<u>91</u>
<u>OÙ LA PROMENADE MET EN QUESTION LES TABLEAUX     DE L'EXPOSITION</u> .....	<u>93</u>
<u>DEUXIÈMES PASSAGES</u> .....	<u>115</u>
<u>OBSTRUCTION : L'ÉPISTÉMOLOGIE</u> .....	<u>117</u>
<u>HISTOIRE DES SCIENCES</u> .....	<u>131</u>
<u>ORIGINE DE LA GÉOMÉTRIE, 3</u> .....	<u>165</u>
<u>ORIGINE DE LA GÉOMÉTRIE, 4</u> .....	<u>175</u>
<u>ORIGINE DE LA GÉOMÉTRIE, 5</u> .....	<u>185</u>

*du même auteur (suite)*

- Nouvelles du monde, *Flammarion*, 1997 ; « *J'ai lu* », 1999.
- Le Trésor, dictionnaire des sciences, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, *Flammarion*, 1997.
- À visage différent. L'alliance thérapeutique autour de l'enfant meurtri, dir. Michel Serres et André R. Chancholle, *Hermann*, 1998.
- Variations sur le corps, *Le Pommier*, 1999.
- Retour au *Contrat naturel*, *Bibliothèque nationale de France*, 2000.
- Le Livre de la médecine, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, *Le Pommier*, 2001.
- Hominescence, *Le Pommier*, 2001 ; *L.G.F.*, 2003.
- En amour, sommes-nous des bêtes ?, *Le Pommier*, 2002.
- Variations sur le corps, *Le Pommier*, 2002.
- Paysages des sciences, dir. Michel Serres et Nayla Farouki, *Le Pommier*, 2002.
- Qu'est-ce que l'humain ?, Pascal Picq, Michel Serres, Jean-Didier Vincent, *Le Pommier / Cité de la science et de l'industrie*, 2003.
- Jules Verne, la science et l'homme contemporain, conversations avec Jean-Paul Dekiss, *Le Pommier*, 2003.
- L'Incandescent, *Le Pommier*, 2003 ; *L.G.F.*, 2005.
- Rameaux, *Le Pommier*, 2004.
- Récits d'humanisme, *Le Pommier*, 2006.
- Carpaccio. Les esclaves libérés, *Le Pommier*, 2007.
- La Guerre mondiale, *Le Pommier*, 2008.
- Le Mal propre, *Le Pommier*, 2008.
- Temps des cerises, *Le Pommier*, 2009.
- Biogée, Éd. *Dialogues.fr / Le Pommier*, 2010.
- Musique, *Le Pommier*, 2011.
- Habiter, *Le Pommier*, 2011.
- Petite Poucette, *Le Pommier*, 2012.
- Andromaque, veuve noire, *L'Herne*, 2012.
- Pantopie : de Hermès à Petite Poucette, entretiens avec Martin Legros et Sven Ortoli, *Le Pommier*, 2014.
- Yeux, *Le Pommier*, 2015.
- Du bonheur aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier*, 2015.
- Écrivains, savants et philosophes font le tour du monde, *Le Pommier*, 2015.
- Le Gaucher boiteux. Figures de la pensée, *Le Pommier*, 2015.
- Darwin, Bonaparte et le Samaritain. Une philosophie de l'histoire, *Le Pommier*, 2016.

De l'impertinence aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier*, 2016.

La Légende des anges. Hermès, Gabriel, Turing, *Le Pommier*, 2016.

De l'amitié aujourd'hui, avec Michel Polacco, *Le Pommier*, 2017.

C'était mieux avant !, *Le Pommier*, 2017.

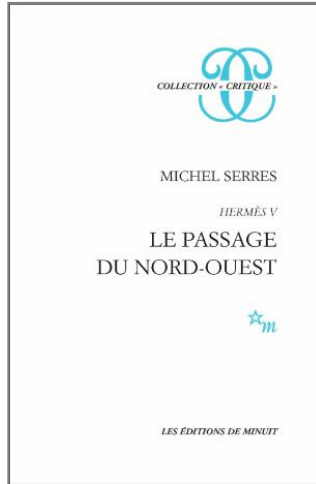
Défense et illustration de la langue française aujourd'hui, *Le Pommier*, 2018.

Morales espiègles, *Le Pommier-Humensis*, 2019.



CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN  
NUMÉRIQUE LE DOUZE JUIN DEUX MILLE DIX-NEUF  
DANS LES ATELIERS DE ISI PRINT (FRANCE)  
N° D'ÉDITEUR : 6430

Dépôt légal : juin 2019



Cette édition électronique du livre  
*Hermès V, Le passage du Nord-Ouest* de Michel Serres  
a été réalisée le 08 juillet 2019  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707303202).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707342874



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)